

Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948 de Jacques Michon

Laurent Laplante

Numéro 117, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (2010). *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948* de Jacques Michon. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (117), 10–11.

Les éditeurs québécois et de Jacques Michon



Henri Heveleigh, *Allons-y... Canadiens !*
Ottawa, Service de l'information, ministère
des Services nationaux de guerre, 1941 ou 1942
Collections de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec
AFF B 00002316 CON



Par
Laurent Laplante

Malgré l'occupation allemande et le blocus qui coupaient la France du reste du monde, les éditeurs montréalais réussirent à mettre la main sur des ouvrages publiés à Paris durant la guerre. Les exemplaires parvenaient à Montréal par des voies détournées, via Londres, New York, Lisbonne, et parfois grâce à des réfugiés qui avaient échappé au désastre. Ainsi, le public canadien put avoir accès, peu de temps après leur parution en France, à des nouveautés parisiennes comme *Vent de mars* d'Henri Pourrat, prix Goncourt 1941, et *Laframboise et Bellehumeur* de Maurice Genevoix. Les deux derniers tomes de la *Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, *Suzanne et les jeunes hommes* et *La passion de Joseph Pasquier*, parurent même en primeur à Montréal en 1943 grâce aux Éditions de l'Arbre. De leur côté, les Éditions Variétés réussirent à mettre la main sur *Le crève-cœur*, le célèbre recueil de Louis Aragon qui avait donné le coup d'envoi au mouvement poétique de la Résistance. Le livre connut un tel succès qu'il fut réédité à Londres, à New York et à Beyrouth. Lancée à Montréal en octobre 1943, l'édition montréalaise reproduisait à l'identique l'édition Gallimard, tandis que la maison américaine Pantheon Books reprenait celle de Londres.

*Les éditeurs québécois
et l'effort de guerre, 1940-1948*, p. 72.

Pour évaluer le travail des éditeurs québécois pendant le conflit de 1939-1945 et au cours de l'immédiat après-guerre, il s'imposait de faire appel à un observateur déjà campé sur des décennies de fréquentations et de coups de sonde. Qui aurait pu mieux que Jacques Michon satisfaire à cette exigence ? À la compétence technique et historique, il pouvait ajouter le courage de l'évaluateur qui tient à la clarté de son bilan. On doit à Michon une éloquente exposition et un éclairant catalogue avec *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948*¹.

Une édition en promesse

Lorsque éclate le conflit de 1939, l'édition québécoise cherche encore les moyens de ses rêves. Elle ne se demande plus, comme dans les décennies antérieures, si le Québec possède une littérature spécifique, mais elle n'entretient encore que des prétentions modestes. Avec la guerre, les états d'âme passent à la périphérie des soucis : oser est possible. En effet, puisque les éditeurs français sont à court d'autonomie et de papier, l'occasion s'offre aux Québécois de faire, une main sur le cœur et l'autre sur le gousset, œuvre culturelle et commerciale. Ottawa facilite d'ailleurs cette audace : il autorise l'édition au Canada de livres français et place en fidéicommiss un pourcentage des revenus en prévision du paiement

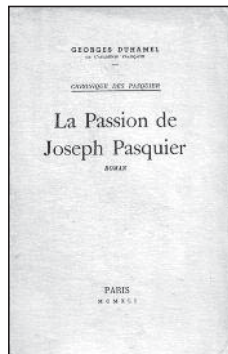
des droits. Prudent, Michon ne prétend pas décoder les motifs qui, du souci littéraire à la gourmandise, incitent les éditeurs du Québec à lancer l'offensive. Car offensive il y eut : « 55 % des quelque mille titres français parus dans les trois Amériques de 1940 à 1944 provenaient de Montréal ».

À chacun son style

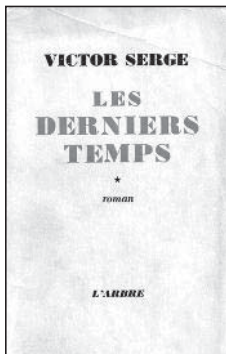
Michon ne s'y trompe pas : si la guerre modifie le marché de l'édition, elle ne dote pas les éditeurs de principes inédits. Bernard Valiquette, dont la maison a devancé la mue, garde le cap : « [...] équilibre entre la littérature nationale et la littérature française ». Trois autres intervenantes majeures suivent leur pente : les éditions de L'Arbre appuient la France libre et font profiter la littérature québécoise de leur visibilité

L'effort de guerre, 1940-1948

Imprimé au Canada en 1941.



Imprimé à Montréal en 1946.



Marcel Allain, *Miss Téria*

Montmagny, Éditions Marquis, 1945 ?, 198 p.
Collection Jacques Michon
Hercule Valjean, *L'aiguille mortelle*

Montréal, Éditions Police Journal,
coll. « Les aventures policières d'Albert Brien,
détective national des canadiens-français »

[1947 ?], 32 p.
Collections de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec
165538 CON

nouvelle ; plus au ras du comptoir, les éditions Variétés puisent à pleines mains dans les catalogues français des années 1920 et 1930 et dans les manuscrits issus du conflit ; quant à Fides, elle tire du réservoir français de quoi nourrir sa détestation du fascisme, du communisme et de la franc-maçonnerie. Moins préparées et d'autant plus pressées que la guerre s'essouffait, une demi-douzaine d'autres éditeurs sortirent du berceau entre 1944 et 1946. Il faudra rappeler ces distinctions quand, la guerre terminée, une certaine France multipliera les doléances.

Chose certaine, la ponction effectuée par les éditeurs québécois à même la littérature française équivalait à un énorme effort de guerre. Hugo, Baudelaire, Duhamel, Wahl, Rimbaud, Victor Serge, Pourrat, Genevoix, Aragon, c'est par grappes que les grands noms « traversèrent l'Atlantique ».

Ressac dévastateur

Avec l'après-guerre, vint un *retour à la normale* dont les éditeurs québécois se seraient dispensés. Non seulement les éditeurs français reprirent possession de leurs auteurs, ce qui était leur droit, mais ils entourèrent leurs homologues québécois de sentiments barbelés. Encore là, Michon place les faits en perspective. Oui, l'édition québécoise dut se replier en catastrophe : « Sur les 22 maisons en activité en 1944, sept seulement réussirent à traverser la crise ».

À ce recul, plusieurs causes. Certes, l'ostracisme français déferla sans retenue, mais la collusion entre Duplessis et le haut clergé québécois ranima ici une intimidation droitière que la guerre et le quinquennat d'Adélard Godbout avaient tempérée. Paradoxalement, gauche française et droite québécoise se comportaient en alliées objectives : Aragon et son vindicatif Comité national des écrivains reprochaient aux Québécois d'avoir édité des textes de *collabos*, tandis que les évêques et les élus québécois les blâmaient d'avoir propagé l'immoralité des Gide, Radiguet et... Mauriac. Aux commandes de la France libérée, de Gaulle envoya l'écrivain Georges Duhamel au Québec pour y évaluer la « menace québécoise » (Duhamel, dont nos professeurs jésuites admiraient le texte sur *les abattoirs de Chicago*, nous gratifia d'une conférence au cours de sa tournée...). Enquête sans imprévu, car Duhamel avait publié d'avance ses conclusions dans *Le Figaro*.

À dire vrai, les éditeurs français avaient quelques raisons de se montrer méfiants. Qu'on lise, par exemple, Paul Aubin : « Depuis le premier catéchisme imprimé à Québec en 1765 et qui était la reprise d'un manuel de France, tout près de huit cents manuels d'origine étrangère ont été réimprimés tels quels, adaptés, traduits, parfois plagiés » (*300 ans de manuels scolaires du Québec*, BANQ et PUL, 2006, p. 122). De là à imputer à toute l'édition québécoise les mœurs des communautés consommatrices de

manuels, il n'y avait qu'un pas. Déjà patente, la méfiance s'amplifia quand Paris tarda à verser aux éditeurs français les droits perçus et dûment remis par Ottawa ; c'est aux éditeurs québécois qu'on reprocha l'interception.

Rares furent les auteurs français à se souvenir des éditeurs québécois. On verra pourtant Jean Paulhan dénoncer la liste noire du Centre national des écrivains où l'on trouvait des auteurs français publiés au Québec (*La vie est pleine de choses redoutables*, Verdier, 1989, p. 269) : « [...] votre petite décision modeste s'est transformée par la malice des hommes, en verdict prétentieux ; votre mesure démocratique, en sentence fasciste ».

Une occasion ratée

Bilan de la période ? Michon parle d'une occasion ratée. Heureusement, ajoute-t-il, certains éditeurs québécois avaient profité des années de vaches grasses pour enrichir leurs catalogues de titres québécois. Sans encore bénéficier d'un accueil chaleureux en sol français, ces titres rejoignent aujourd'hui des auditoires auxquels ils avaient peu accès jusqu'à la guerre.

Magnifique travail littéraire et historique de Jacques Michon. **NB**

1. Jacques Michon, *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948*, PUL/BANQ, Québec, Montréal, 2009, 180 p. ; 47,95 \$.